

Quand l'ami Ben monta le ton, il était loin de se douter qu'il venait d'allumer un feu qu'il ne saurait éteindre. Quand le camion s'était arrêté, Brian ne s'était pas embarrassé de vaines insultes. Son visage rougi d'abord par une courte peur, puis ensuite cramoisi par la haine, en disait long sur ses intentions. Sans un mot, il se rua sur Benjamin dans un combat inégal. La puissance physique du colosse aurait sûrement suffi à mettre une raclée au gamin. Mais sa force s'était accrue, imprégnée qu'il était de la légitimité de sa vengeance. Ce petit merdeux ne venait-il pas de leur faire frôler la mort par son coup de sang hystérique ? Par chance pour le judoka, l'exiguïté de la cabine lui évita le registre des coups qui aurait plus avantage un boxeur ou un karatéka. Mais Brian ne manquait pas de ressources combatives. Il prit son adversaire à la gorge. Son cou fut rapidement pris en tenaille entre un biceps et un avant-bras surpuissants. Brian serrait en attrapant son propre poignet de l'autre main. L'étau avait une double action douloureuse : au supplice de la compression musculaire, ligamentaire et osseuse, s'ajoutait l'angoissante oppression liée au manque d'air. Benjamin suffoquait sous la pression exercée sur sa gorge. Bien que d'une constitution robuste qui avait longtemps suscité la jalousie de Lakhdar, Benjamin frisait l'écrasement et l'asphyxie. Il semblait que dans sa folle brutalité, Brian ne se souciait pas de laisser son opposant vivant. La suite montra qu'il n'était pas simplement question là, de donner une punition ou une quelconque leçon à un jeune inconséquent qui vient de faire une grosse bêtise. Bêtise, bête, bestial, animal... en conjuguant la bêtise sur tous les modes, ce qui caractérise et anoblit l'humain dans le règne animal finit par disparaître au profit des pulsions les plus primaires. Tardivement selon la théorie de l'évolution des espèces, au sinistre jeu de la dominance, l'intelligence et la ruse sont venues apporter quelques variantes dont la subtilité est discutable. Benjamin avait cet avantage sur son tueur. Avec ce qui lui restait d'air oxygéné, quelques connexions neuronales favorisèrent le déclenchement de l'acte salvateur. Alors que ses deux mains n'étaient pas de trop pour se débattre et échapper à l'étouffement, il se passa de l'une d'elle pour écraser la moitié de la fierté de Brian. S'il avait pu en choper deux, il l'aurait fait mais d'une main puissante, il se contenta de broyer une couille. Profitant de la fragilité du mâle dominant, Benjamin ouvrit rapidement la portière du camion et tomba des deux mètres qui le séparait de l'asphalte enneigé. La couche pourtant épaisse de neige n'amortit pas assez la chute et c'est en boitant qu'il partit en courant dans la forêt, droit devant. Brian, hurlant de douleur et de hargne, suivit les traces dans la neige jusqu'à ce que les lumières du camion cessent d'empêcher l'impunité du fugitif. Il n'y eut pas vraiment de course poursuite. Brian perdit rapidement tout espoir de rattraper ce casse-couilles de Benjamin. Sa douleur testiculaire, la lenteur liée à son embonpoint et finalement sa peur du noir, mirent fin à sa pulsion meurtrière. Mais pour autant, laisser un homme seul dans la nuit sans vêtements chauds, par -20°C, n'est-ce pas passivement criminel ? Le chauffeur reprit la route sans s'en soucier. Le concept juridique de non-assistance à personne en danger, n'eut aucune prise ni sur sa morale, ni même sur sa conscience. En revanche, il eut un remord : ne pas l'avoir achevé dans le camion. Il rumina sa frustration jusqu'à Thunder Bay puis oublia provisoirement cette anecdote qu'il racontera à coup sûr à ses copains avec fierté, un jour de beuverie, demain peut-être...

Benjamin courut bien plus que nécessaire. Il n'entendit même pas redémarrer le poids lourd. Sa peur panique lui avait fait perdre toute autre préoccupation qu'échapper aux

maines de son agresseur. Il l'avait cru longtemps à ses trousses. Même si Brian était un danger redoutable, il avait pourtant cessé d'être le plus préoccupant, maintenant. Se cognant à des arbres, Benjamin avait fini par courir en zigzag. Combien de temps avait-il couru ? Quelle distance avait-il parcouru ? Quelle direction avait-il vraiment pris ? Comment allait-il rejoindre la route ? La transcanadienne était à la fois son seul espoir de salut mais aussi la source de ses déboires. Pourtant il fallait bien y retourner. Surtout ne pas se tromper d'ennemi. La forêt, le froid, la nuit, voilà donc les nouveaux agresseurs ! La route n'est pas un eldorado, mais son unique chance de survie.

Quel con ! pensa-t-il de lui-même. Reprenant son souffle, alors qu'il commençait à remettre de l'ordre dans sa perception des priorités, il fit le compte des erreurs qui allaient peut-être lui coûter la vie. C'est à ce moment qu'il commença à sentir le froid. Dans la cabine surchauffée du camion, il s'était mis à l'aise. Deux tee-shirts et une laine polaire, voilà ce qui lui restait sur le dos, maintenant. « Quel con ! J'aurais dû prendre ma doudoune avant de descendre. Ah, si j'avais couru perpendiculairement à la route, je saurais dans quelle direction aller pour la retrouver. J'aurais quand même au moins pu me retourner pour voir si ce sac à merde me courait vraiment après. De toutes façons, dans le noir, il ne pouvait pas me retrouver, ce gros con. Et puis je cours dix fois plus vite que lui. Merde, merde, merde ! Mais putain, quand on se bat, pourquoi on est aussi con ? »

Benjamin avait un peu d'avance sur les étudiants de Nanterre. La question de Gourmelen avait une résonance réelle et cruelle à 7000 kilomètres de la fac. Dans la dynamique conflictuelle, par quel processus se fait-il que nous fassions si peu usage de notre intelligence ? L'instinct de survie du fuyard l'avait amené à une perception exclusivement réduite à l'immédiateté de son besoin : fuir. Puis, passé le moment de peur intense, l'émotion avait cessé de court-circuiter les notions de passé et d'avenir. Benjamin pouvait maintenant se consacrer à mobiliser son intelligence pour retrouver la route. A moins que la peur l'envahisse à nouveau et qu'il perde encore les pédales, celles qui donnent accès à son intelligence. Il n'était pas sorti d'affaire car comment ne pas se laisser gagner par la peur dans une telle situation ? La peur et le froid incitaient à agir vite. Benjamin tomba dans le piège de la précipitation. Il courut dans la direction qui lui semblait intuitivement être la bonne. Ce faisant, à deux reprises, il coupa sans s'en rendre compte les traces qu'il avait faites à l'aller. Cela dit, il aurait presque fallu marcher à quatre pattes dans la neige pour voir ses propres traces car l'obscurité était accentuée par la densité de la forêt et vraisemblablement peu ou pas de lune cette nuit-là. Dans le noir, les repères dans l'espace sont réduits comme peau de chagrin. Il fallait bien l'admettre, Benjamin était perdu dans la forêt, en pleine nuit, en plein hiver au Canada. Il était mal vêtu, blessé à la cheville, fatigué. Son organisme avait encore six heures de décalage horaire à encaisser. Il y a trois jours il était en pleurs à l'aéroport Charles De Gaulle. Il y a six mois, il a perdu la femme qu'il aimait passionnément. Il y a moins d'une semaine, il a perdu son meilleur ami. Si on ajoute à cette liste impressionnante, le fait qu'il vient d'échapper à la mort en émasculant un fou, que penser de son état général et de ses chances de survie ?

Il se trouve pourtant que la vie bouillonne en lui. Malgré la tendance dépressive du corps et de l'âme de Benjamin, il va se battre. Alors il guette une quelconque lueur dans l'espoir que des phares puissent lui indiquer la direction à suivre. En marchant, il scanne du regard un espace où il n'y a absolument rien à regarder. Rien ne vient. Pourtant, il s'interdit tout découragement. Il arrête de marcher et se met à réfléchir. Rien ne vient. Engourdi par le

froid de plus en plus pénétrant, baignant dans une atmosphère surréaliste, il se laisse aller à une dangereuse rêverie. La mort par hypothermie a ceci de particulier qu'elle est douce. L'engourdissement des membres précède celui de la conscience. L'engourdissement de la conscience précède celui des fonctions vitales. L'anesthésie rend cette fatale dégénérescence presque agréable. Benjamin le sait fort bien. Cette connaissance avait même apaisé une de ses plus vives douleurs. Imaginer sa mère s'endormir paisiblement avant de disparaître, avait un peu adouci son plus abominable traumatisme. Cette proximité décria son visage. La peur disparut.

Étrangement, Benjamin est enfin bien. Ça fait des mois qu'il ne s'est pas senti aussi bien. Plus de question angoissante, plus d'insupportable ignorance ou mieux encore... des tas de questions sans réponse qui dansent avec volupté. Benjamin est calme. Plus de doute inquiétant, plus de vérité à défendre, ou mieux encore... une multitude d'incertitudes qui valsent en harmonie. Benjamin est en paix. Plus de flag dérangeant, plus d'incohérence humiliante, ou mieux encore... des contradictions en pagaille qui se trémoussent avec une onctueuse dérision. Benjamin est serein. Un sourire adoucit son visage. Même son besoin d'amour chroniquement insatisfait n'est plus source de souffrance. La vacuité ne lui apparaît plus comme un manque. Elle ne lui était jamais apparue comme une source de paix. Le vide et le silence le bercent. Le crissement de ses pas sur la neige ne lui avait pas encore permis d'entendre les bruits de la nuit.

Comment la mort si proche, peut-elle se prêter si bien à la contemplation ? Il goûte cette question comme on goûte un vin d'exception. Il la laisse émerger, il la laisse résonner. Qu'il n'ait pas de réponse n'entrave en rien sa sérénité. Il n'en cherche même pas. La beauté de la question, sa pertinence ou son incongruité, la sonorité des mots qui la composent... Que c'est beau une question suspendue, bravant les lois de la gravité !... Grave. Benjamin fut un individu grave. Aujourd'hui, assis contre un arbre, les pieds et les fesses dans la neige, Benjamin fait danser les lois de la gravité avec celles de la relativité. Ça rime, pense-t-il amusé. Son âme de poète fait aussi rimer introspection avec contemplation. Il goûte encore le silence et les sons dont il accouche : un hululement lointain, une branche qui s'affaisse sous le poids de la neige, un souffle de vent, le son feutré de son cœur qui bat de plus en plus lentement, le bruissement ténu de l'air qui pénètre dans ses narines, un camion qui passe au loin, les légers gargouillis de son ventre

- Quoi ?! Putain, j'ai faim !